Document généré le 18 avr. 2024 09:29

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

La politique, une affaire de mots?

Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie de Charlotte Nordmann. Édition Amsterdam, 179 p.

Jean-François Hamel

Numéro 220, mai–juin 2008

Jacques Rancière : le dissensus à l'oeuvre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16911ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hamel, J.-F. (2008). La politique, une affaire de mots? / *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie* de Charlotte Nordmann. Édition Amsterdam, 179 p. *Spirale*, (220), 17–18.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La politique, une affaire de mots ?

BOURDIEU / RANCIÈRE. LA POLITIQUE ENTRE SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE
de Charlotte Nordmann
Éditions Amsterdam, 179 p.

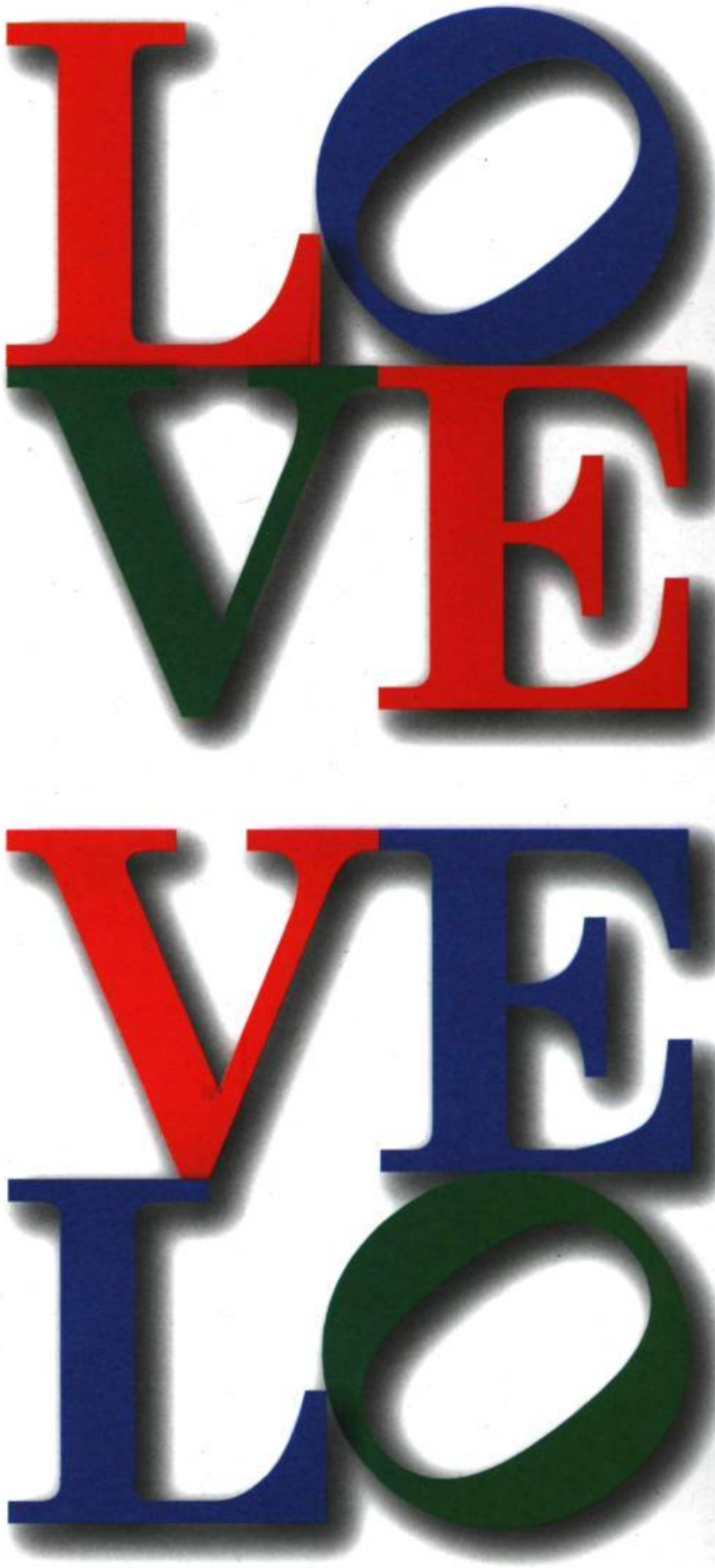
par JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Dans la débâcle des mémoires militantes amorcée dès la fin des années 1970 et le climat de restauration intellectuelle qui s'est imposé depuis en France, il n'y avait guère à s'étonner que Nicolas Sarkozy, il y a un an à peine, fasse mine de se demander *« si l'héritage de Mai 1968 doit être perpétué ou s'il doit être liquidé une bonne fois pour toutes »*. Grâce au travail exemplaire de plusieurs maisons d'édition aux ressources modestes, la liquidation annoncée paraît peu vraisemblable, et l'éclipse de la radicalité politique moins définitive. Ainsi des éditions Lignes ou de La fabrique, qui offrent aux *enragés* de naguère et à leurs successeurs un lieu d'intervention et de résistance. Les éditions Amsterdam et les Prairies ordinaires s'inscrivent dans une visée semblable, mais en s'emparant en outre du patrimoine de ce qu'il est désormais convenu d'appeler la *French Theory*, dont les grands textes, inspirés de l'effervescence intellectuelle de ces mêmes années, restèrent trop longtemps absents du champ éditorial français. Au moment de commémorer le quarantième anniversaire des révoltes étudiantes et de la plus grande grève générale de l'histoire de France, il ne faudrait pas se contenter des images d'Épinal et oublier ceux qui rendent aux mots de cette époque leur tranchant et leur restituent une actualité. À cet égard, l'ouvrage de Charlotte Nordmann constitue un apport considérable à la réappropriation critique de ce que l'on a appelé la *« pensée 68 »*. Par la confrontation de la sociologie de la domination de Pierre Bourdieu et de la philosophie de l'émancipation de Jacques Rancière, ce patient exercice de lecture vise non à produire une grammaire du politique ni à trancher entre des pensées appartenant à des épistémologies distinctes, mais à identifier les questions que ces deux œuvres majeures du dernier demi-siècle laissent en suspens et nous lèguent en héritage.

Comme le rappelle Nordmann, la réflexion politique de Bourdieu naît d'abord d'un scandale devant la perpétuation de l'ordre établi. Sa sociologie, dès lors qu'elle aborde la question politique, vise à rendre raison de *« l'acceptation de l'ordre social par ceux-là mêmes qui en pâtissent »*. Par l'exposition des mécanismes de légitimation de la domination, cette sociologie se présente en quelque sorte comme une reprise et un dépassement de l'interrogation marxiste sur l'idéologie et ses effets d'aliénation. Plus précisément, la cécité des groupes subalternes à l'endroit de la violence symbolique qui s'exerce à leurs dépens s'explique selon Bourdieu par l'incorporation des catégories et des valeurs soutenant la reproduction des rapports sociaux. Les dominés sont non seulement maintenus dans une position d'infériorité économique et culturelle, mais victimes d'une dépossession symbolique les privant *a priori* de la capacité à dire l'inégalité et à penser les conditions de leur libération. Ce que Charlotte Nordmann met en lumière, c'est que l'émancipation paraît difficilement pensable dans le cadre d'une telle sociologie, qui démontre systématiquement la *« confiscation de la parole »* des dominés par les dominants. Et s'il est vrai, comme le soutenait Bourdieu, que la connaissance des déterminations sociales est la condition de tout affranchissement, on est en droit de se demander qui d'autre que le sociologue est en mesure de se ressaisir de l'*ethos* qui lui est imposé et d'en tirer une éthique, voire une politique. En outre, si l'injustice que subissent les dominés les place *« devant l'alternative de se taire ou d'être parlés »*, on ne voit plus comment une quelconque égalité pourrait être instituée par l'entrelacs des paroles qui caractérise la démocratie. Tout se passerait en somme comme si le sociologue devenait complice de cela même qu'il dénonce en naturalisant ce qu'il entendait pourtant démystifier. *« La résistance peut être aliénante,* déclarait Bourdieu, *et la soumission libératrice. Tel est le paradoxe des dominés,* et on n'en sort pas. »

Voilà précisément ce que Rancière, dès l'aventure des *Révoltes logiques*, et plus explicitement depuis *Le philosophe et ses pauvres*, reproche à Bourdieu. S'insurgeant à son tour contre la perpétuation de la domination, le philosophe entend lui opposer l'hypothèse égalitaire selon laquelle *« les individus, même opprimés, sont porteurs d'une puissance d'agir »*. Contre la naturalisation de la domination que la sociologie accentue alors qu'elle se proposait d'en démasquer les mécanismes, Rancière adopte une position pragmatique qui considère que toute émancipation implique une subjectivation politique prenant la forme d'une adresse des sans-part à l'endroit de leurs maîtres. Cette subjectivation politique, qui défait momentanément la distribution des rôles et des fonctions de chacun, exige l'affirmation de l'égalité de tous et, par conséquent, la reconnaissance du présupposé égalitaire que l'énonciation contestataire met en œuvre. En clair, l'émancipation dépendrait moins d'une prise de conscience de l'injustice et d'une mesure exacte des rouages de la domination que de l'expression d'une puissance politique par la prise de parole. Cependant, Charlotte Nordmann suggère que la philosophie de Rancière ne parvient qu'à déplacer le problème rencontré par Bourdieu. Si le philosophe rend compte avec perspicacité du fait que le sociologue méconnaît la force d'émancipation de la parole politique, il tend en effet à laisser dans l'ombre les conditions concrètes de son exercice. Chez lui, la subjectivation politique des dominés n'advient pour ainsi dire que hors situation, dans l'écart entre des identités sociales imposées, c'est-à-dire une fois que l'affranchissement à l'égard des déterminations répressives est amorcé. Par là, sa philosophie repose sur la dénégation des mécanismes qui restreignent la possibilité de l'émancipation et des cadres qui définissent les conditions d'efficacité de la parole égalitaire. Si dire l'égalité, c'est faire l'égalité, il importe de savoir *« ce que parler veut dire »* et de rappeler, avec Bourdieu, que les énoncés performatifs n'exercent leurs effets que dans des circonstances sociales historiquement déterminées.

L'essai de Charlotte Nordmann ne se contente cependant pas de jouer ces pensées l'une contre l'autre. Il revendique avec force la valeur du double héritage de Bourdieu et de Rancière, reprenant du premier l'exigence d'une reconnaissance des déterminations historiques qui entravent l'émancipation et du second la nécessité d'une définition des tactiques et stratégies par lesquelles se manifeste et s'accroît la puissance collective d'agir. On reconnaîtra à son auteur l'audace de penser *avec* Bourdieu et Rancière sans se faire l'épigone de l'un ou de l'autre ni masquer les impasses de leurs positions respectives. On regrettera toutefois que cet ouvrage par ailleurs lumineux passe sous silence le statut privilégié que les deux penseurs attribuent à la littérature et aux arts. Si Bourdieu reconnaît, malgré le postulat d'une autonomie des champs, que la politique est indissociable des *« révolutions symboliques »* que trament les artistes de la modernité, et que Rancière affirme que politique et littérature s'emploient toutes deux à reconfigurer l'espace d'une communauté, c'est bien que les pratiques esthétiques sont au cœur de leur conception de l'émancipation. Surtout, l'examen de la politisation de l'esthétique à laquelle renvoient la sociologie de la distinction de l'un et la philosophie du sensible de l'autre aurait permis d'identifier son revers, qui constitue sans doute la part sombre de l'époque où ils ont élaboré leur pensée et face à laquelle leur posture demeure ambiguë. Car si *« la politique est pour l'essentiel une affaire de mots »* chez Bourdieu et que *« l'animal politique moderne est d'abord un animal littéraire »* chez Rancière, il faut admettre que l'écueil d'une *esthétisation de la politique* n'est jamais loin. À force de suggérer l'efficace du symbolique dans l'espace politique, le risque est grand de réduire l'émancipation à une simple histoire de représentations et de céder par là au mirage linguistique qui fait croire que la politique ne se fait qu'avec des mots.

Car si* « la politique est pour l'essentiel une affaire de mots » *chez Bourdieu et que* « l'animal politique moderne est d'abord un animal littéraire » *chez Rancière, il faut admettre que l'écueil d'une* esthétisation de la politique *n'est jamais loin.

Jean-Jules Soucy, **Animation rue Racine,** Séquence, Chicoutimi, (2007).
Photo : Jean-Jules Soucy